

## UN MARIAGE SOUS LE SECOND EMPIRE LA BELLE MADAME DONIS

— Janvier de La Motte.

Ce fut lui qu'on reconnut dans mon préfet. Tout le monde dit son nom quand le roman parut. Je ne répondis rien. Je ne pouvais pas plus nier qu'avouer ; car, s'il y avait du Janvier de La Motte dans M. de Cheylus, d'autres avaient servi avec lui à composer ce personnage, dont j'avais eu la prétention de faire le type « préfet du second Empire » ; et l'un de ceux qui m'avaient fourni le plus de traits était un journaliste que tout Paris a connu au *Constitutionnel*, et dont la France entière s'est amusée quand, à son tour, il a été bombarbé préfet, Paulin Limayrac, le Gascon le plus drôle, le plus original, le plus cocasse que la Garonne ait envoyé à Paris, et que Paris a eu le tort de renvoyer dans son pays, où il ne devait pas réussir, par cela même qu'il était trop Gascon pour ses compatriotes.

Un jour que je lui avais demandé l'insertion d'une simple réclame de librairie, il l'avait rempla-

cée par une note aimable qui me semblait mériter une visite.

— Eh bien ! quoi ? me dit-il.

— Je viens vous remercier.

Il se précipita sur ses sonneries, et deux ou trois rédacteurs arrivèrent, effarés.

— Regardez monsieur, dit-il en me montrant. Regardez-le ; il me remercie. On lui a été agréable et il ne trouve pas au-dessous de lui de reconnaître qu'on lui a fait plaisir.

Un autre jour, pendant que je cause avec lui, son garçon de bureau lui apporte une carte qu'il lit :

— Encore lui ! Il me rendra fou. Renvoyez-le. Jetez-le à la porte. A coups de pied faites-lui descendre l'escalier.

Le garçon ne broncha pas, habitué bien évidemment à ces violentes sorties.

— Au fait, puisqu'il est là, introduisez-le.

Je veux partir ; il me retient.

Le fâcheux entre. Limayrac court à lui les deux mains tendues :

— Cher ami, que votre premier mot soit pour me demander un service !

Et il n'a même pas conscience que je suis témoin de son revirement, ou, s'il en a conscience, c'est pour en rire.

Pendant qu'un roman de moi paraissait dans son journal, il m'envoie une dépêche : « Accourez vite. »

J'arrive.

— Malheureux !

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Comment, ce qu'il y a ? Vous avez un curé qui fait la fête avec ses pénitentes, ou va la faire !...

— Où avez-vous vu ça ?

— Je n'ai pas vu, on m'a dit.

— On vous a dit une niaiserie.

— Ce n'est pas vrai ?

— Il ne la fait pas, il ne la fera pas.

— Vous m'enlevez un poids !... Je voyais déjà la tête de l'Impératrice.

Et avec une bouffonnerie délirante, il mima les façons de l'Impératrice, si faciles à singer.

Moins exubérant, moins en dehors, mais tout aussi inconscient, Janvier de La Motte était également un curieux personnage, avec assez de traits propres pour personnifier une époque et une profession. Sans doute, tous les préfets de l'Empire n'étaient pas des Janvier, mais nombreux étaient ceux qui avaient des points de ressemblance avec lui : il semblait que ce fût une sorte de tenue ; c'est pourquoi j'ai représenté le mien tel qu'on le voit dans mon roman, qu'il mène et qu'il marque à son image.

Ce fut à l'inauguration d'un pont sur la Seine, à Saint-Pierre-de-Louviers, avec revue de pompiers, que je le connus. Pourquoi des pompiers à l'inauguration d'un pont ? Simplement parce qu'il s'était nommé lui-même « Père des pompiers », ce qui était une manière comme une autre, et pas la plus maladroite, de se rendre populaire. Ne sont-ils pas une élite, « ces bons pompiers ? » Et quand on est l'agent électoral d'un gouvernement populaire, il n'est pas indifférent d'avoir des fils dévoués dans chaque village. Un samedi, à l'*Opinion nationale*, A. Guérout demandait qui, le lendemain, voulait représenter le journal dans l'Eure, à l'inauguration

d'un pont présidée par Janvier de La Motte. Inauguration d'un pont... personne ne fut alléché : « Crevant. » Mais, comme j'avais déjà l'idée d'un préfet compère de revue, je me proposai.

O'était un de ses mérites de se faire irrésistible avec les nouveaux venus. Il m'accueillit avec une bonne grâce qu'il n'eût certainement pas eue pour un vieil ami.

— Au banquet, votre place sera à ma gauche, me dit-il ; et pendant mon discours, improvisé bien entendu, quand je ne serai pas assez gaga, vous m'avertirez d'un coup de coude ; ça me remettra dans la bonne voie.

Il ne fut pas du tout gaga, son discours ; très curieux, au contraire, par son art de plaire à ses auditeurs, de les enthousiasmer en les flattant et en leur laissant entrevoir des promesses vagues comme des contes pour des enfants, qui, au fond, ne promettaient rien.

Je lui fis mes compliments dans ce sens, et il en fut content.

— N'est-ce pas toute la politique ? dit-il, se blaguant lui-même. Puisque la mienne vous intéresse, venez me voir à Évreux ; je vous montrerai un fumoir meublé avec les fonds des enfants trouvés, et vous apprendrez par cet exemple à quoi servent les virements entre des mains intelligentes.

Bien qu'à cette époque j'allasse très souvent à Lisieux, ce qui me faisait passer à Évreux, jamais je ne me rendis à l'invitation du préfet : mais très souvent je rencontrais celui-ci en chemin, car je crois bien qu'il vivait plus en wagon, entre Évreux et Paris, qu'à sa préfecture. Si, après avoir passé la

visite du train, il constatait qu'il n'y avait pas de femme à son goût, devant laquelle il aurait plaisir à parader, il me faisait l'honneur de monter avec moi, et nous causions.

— Vous ne voulez donc pas venir me voir ? me disait-il.

Un jour, comme il insistait, je lui répondis que je me faisais scrupule d'accepter les invitations de ceux que je voulais mettre dans mes romans.

— Alors, ce sera dur, dit-il en riant. Ne vous gênez pas ! Pourvu que ce soit drôle, je serai content.

C'est qu'il était homme à s'amuser de son personnage et de son rôle ; il a ri de celui que je lui ai donné dans *Madame Obernin*.

En parlant d'*Un Beau-Frère*, j'ai dit comment je ne pus pas publier, sous le gouvernement qu'il servait si originalement, ce roman où je voulais lui faire jouer le premier rôle, et comment je fus obligé d'attendre la chute de l'Empire.

Il y avait des gens qui n'auraient pas accepté sa publication, et des plus hauts, des plus puissants. Car cette tentative de mariage d'une riche héritière avec un aventurier de la cour est fondée sur la réalité, et ceux qui avaient eu l'idée de ce mariage et y avaient employé leur influence « auguste » auraient fait payer au journal, sinon au romancier lui-même, la divulgation de leurs intrigues.

Quand on arrive au pouvoir à la suite d'une aventure, et que, par faiblesse, ignorance ou autrement, on ne commence pas, suivant le précepte de Machiavel, par se débarrasser des complices qui vous

y ont porté, on devient leur prisonnier : il faut leur payer les services qu'ils vous ont rendus, — et cela sans s'acquitter jamais envers eux. Ce fut ainsi qu'un Sainte-Austreberthe en chair et en os, bien vivant, bien réel, voulut, pour remettre de l'ordre dans ses affaires dérangées, épouser Marthe, la fille d'un très riche armateur dans une ville qui n'était pas Bordeaux. Et, de même que dans le roman qui a suivi la réalité, ce fut ainsi que toutes les influences dont peut disposer un gouvernement irresponsable furent mises en jeu pour faire ce mariage qui non seulement assurait la fortune d'un ami des mauvais jours, mais encore enlevait la riche héritière à l'un des plus dangereux représentants du parti orléaniste qu'elle aimait.

Mon préfet aura-t-il trouvé drôle le rôle que je lui ai donné dans cette histoire? Je ne l'ai pas revu depuis qu'elle a paru. Mais des amis à lui ont bien voulu le trouver fidèlement peint.

— Que c'est bien lui ! dit une personne de son intimité ; seulement, il n'aurait jamais eu cet esprit de suite.